



Omm^e vn qui préd vne coupe, Seul h^onc^our de son tresor
Et de rang versé à la troupe, Du vin qui rit dedans l'or.

Ainsi versant la rousée, Dont ma langu^e est arroufée, Sus la race des valois
En son doux nectar sabreue, Le pl^u grád roy qui se treuve Soit en armes ou en loix
A ij

Une des parties de la version polyphonique de l'ode :
« Comme un qui prend une coupe... »

ne peut se confondre avec sa métrique : elle est faite de rythme intérieur, de rapports de valeurs et de timbres, et d'un tempo qui peut fort bien être lent, même avec des vers courts. Qui pourrait prétendre que les heptasyllabes de l'Ode au duc d'Orléans ont un rythme « sautillant » ?

Ceux qui sont sous le reveil

Du soleil

Ceux qui habitent Niphate,

Ceux qui vont d'un bœuf suant

Remuant

Les gras rivages d'Euphrate

Les vers de l'Ode à Cupidon sont encore plus courts, et le tempo encore plus lent :

Le jour pousse la nuit

Et la nuit sombre

Pousse le jour qui luit

D'une obscure ombre.

R O N S A R D

Dans ces vers, qui ne sont pas destinés à être effleurés des yeux mais prononcés par des bouches humaines et chantés, on voit le rôle retardateur des syllabes longues, des consonnes qui engluent les lèvres, des voyelles et des nasales sourdes.

On trouverait, inversement, dans ces fleuves d'alexandrins que sont les *Hymnes*, maints exemples d'accélération subite indétectable à l'œil. Ainsi la tempête de l'*Hymne de Pollux et de Castor* :

Le mast se fend en deux, et l'antenne cassée

Tombe avecque la hune à morceaux despesée;

Le gouvernal se froisse, et le tillac, dessus

Et dessous, est remply de larges flots bossus.

Le Tonnerre ensoiffné s'esclate de la nuë,

Un esclair, qui scintille à longue pointe aiguë,

Fait un jour incertain du milieu de la nuit.

Ce ne sont pas seulement les rejets, les syncopes, les césures déplacées qui font courir l'alexandrin à bride abattue, mais la façon dont les rythmes s'appuient sur des relais phonétiques, et dont l'image se propage en nappes dans les mots. C'est grâce à cette intime union entre ce qu'un musicien appellerait le contrepoint et l'harmonie que les possibilités d'énergie qui sommeillent dans l'alexandrin sont libérées, que le vertige du roulis nous gagne, que l'éclair nous éclate aux yeux. La tempête ici n'est pas décrite, elle est mani-festée.

Mais la dynamique interne du vers de Ronsard échappe aux critères de magister. Laumonier, quand il veut essayer de comprendre, en revient toujours aux explications extérieures. La prédominance des vers courts dans les *Odes* ? Simple « impression toute visuelle produite... par la disposition typographique du texte grec » de Pindare dans les éditions de la Renaissance : hypothèse d'érudit, mais qui ne tient pas compte d'un certain nombre de données concrètes de la vie des formes. Avant qu'il ne fût question de pindariser en français, Thomas Sébillet, dans son *Art poétique* de 1548, précisait que les vers de l'ode doivent être courts pour des raisons de commodité musicale : « Les

